JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO, *Francophonie. Pour
l'amour d'une langue*

Roberto Ferraroni

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/47667>

DOI : 10.4000/studifrancesi.47667

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 647-648

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Roberto Ferraroni, « JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO, *Francophonie. Pour l'amour d'une langue* », *Studi Francesi* [En ligne], 195 (LXV | III) | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 07 décembre 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/47667> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.47667>

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO, *Francophonie. Pour l'amour d'une langue*

Roberto Ferraroni

RÉFÉRENCE

JEAN-MARIE GUSTAVE LE CLÉZIO, *Francophonie. Pour l'amour d'une langue*, Bruxelles, Éditions Nevicata, 2020, 95 pp.

- 1 Une langue a-t-elle une âme? L'ensemble du petit recueil de JMG Le Clézio se fixe comme objectif de répondre à cette question, en soulignant quels sont les aspects les plus importants qu'il est possible de découvrir en étudiant avec attention l'histoire d'une langue et les liens qu'elle a tissés à travers les siècles avec les autres langues, et l'influence qu'elles ont exercée sur elle, souvent en en modifiant la structure.
- 2 L'œuvre est née à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'Organisation internationale de la Francophonie et est devenue le moyen pour souligner la force des liens qui unissent les 88 États membres de cette communauté. Pour mettre en évidence le rôle fondamental de l'OIF, on a choisi de confier la préface du texte à Louise Mushikiwabo, Secrétaire générale de la Francophonie. Dans ces premières pages, elle essaie de donner une définition de la Francophonie, en disant ce qu'elle n'est pas, parce qu'«elle n'est pas un pays [...], ne s'identifie pas non plus au passé de la France» (p. 8). Elle nous donne une image de la Francophonie où «il n'y a pas une maison mère mais des maisons sœurs» (p. 8), pour souligner que tous les pays qui la constituent ont la même valeur, sont également importants. Ensuite elle rend hommage à tous les écrivains et artistes qui ont participé à créer ce recueil, en introduisant leurs interventions. Enfin, elle termine sa préface avec un message très important qui réclame avec force la position de relief que le français mérite d'avoir parmi les autres langues: d'un côté, il faut que l'OIF trouve les moyens pour «redonner au français sa

dimension mondiale en le renforçant dans les instances internationales» (p. 11); de l'autre côté, il faut rééquilibrer la langue à l'intérieur même du français, en le faisant parler sur les sciences, le monde des affaires et les nouvelles technologies: «il importe que le français parle utile, qu'il ouvre davantage à des opportunités pratiques et soit un vecteur de réussite» (p. 12). Voilà l'âme de la Francophonie, voilà la réponse à la question initiale.

- 3 Après la préface, on trouve la partie la plus longue du livre, c'est-à-dire le récit de Le Clézio, qui raconte aux lecteurs son expérience, quelques souvenirs liés à l'histoire de la langue française, qui l'ont poussé à adhérer à l'OIF. Il évoque des épisodes concernant des événements très difficiles et parfois douloureux de sa vie, des moments de guerre et d'impérialisme. Les raisons de ce choix sont à retrouver dans le rôle joué par la France au cours des siècles: elle a été une vraie puissance coloniale, le français représentait l'imposition d'une culture sur les peuples dont on envahissait les territoires. Les langues des colonisateurs «ne sont pas innocentes. Elles portent en elles le poids de la violence, le racisme, les préjugés. Le français [...] est la langue de l'opresseur en Haïti, et dans d'autres parties du globe» (p. 22). Seulement au moment où la France a commencé à réduire sa pression sur les peuples colonisés et lorsqu'elle a commencé à communiquer vraiment avec eux, le français a cessé d'être considéré comme une langue hostile et elle a été choisie comme langue de communication dans ces pays. Cela a permis au français de se mêler aux langues autochtones, en se modifiant et en se modelant sur elles: elle est devenue un moyen d'échange culturel. D'après Le Clézio, la Francophonie joue le rôle très important de soutenir et favoriser cet échange. Il pense qu'il est «temps d'ouvrir les yeux, les frontières et les cœurs» (p. 32). Tous ces gestes ont comme origine l'amour pour la langue française et «il faut que l'amour de cette langue [...] devienne le lieu des responsabilités mutuelles, et de la quête du bonheur. Il faut que l'amour de la langue française soit aussi l'amour de ceux et de celles qui l'ont choisie» (p. 32).
- 4 Le récit de Le Clézio est prolongé par une série d'entretiens avec des écrivains et des artistes. On commence par Barbara Cassin, philosophe de l'Académie française, qui parle de traduction et de la position de la langue française par rapport à la croissante diffusion du *globish*. Elle doit admettre qu'en effet la tendance à utiliser l'anglais comme langue de communication est de plus en plus croissante, mais elle n'y voit pas une véritable menace pour la langue française. Dans plusieurs pays il y a la nécessité de communiquer en français et donc il est très important que tout soit mis en œuvre pour défendre le rôle que la langue a en ce moment, et cette défense est surtout dans les mains de la Francophonie, qui doit serrer les rangs et se présenter comme une communauté très unie, contre l'avancée du *globish*. À propos de la traduction, elle considère que le travail des traducteurs est fondamental, parce qu'ils permettent à des mondes lointains d'entrer en communication. Elle ne nie pas que leur travail est en effet menacé par l'avènement de l'intelligence artificielle, mais «une machine, il faut l'inventer, la structurer et la nourrir, lui apprendre à apprendre» (p. 41) et donc il faut nécessairement l'intervention de l'homme pour créer une machine qui puisse atteindre le niveau de perfection des traducteurs.
- 5 Ensuite on donne la parole à l'écrivaine tunisienne Faouzia Zouari. Il s'agit d'un passage très intéressant parce qu'elle décrit le rapport avec ses deux langues, le français et l'arabe. Elle a réussi à les faire coexister pacifiquement: elle a grandi dans une famille qui parlait l'arabe, mais elle a commencé à étudier le français à l'école primaire, donc à

travers un canal officiel, elle n'a pas été obligée à l'apprendre par les colonisateurs. C'est ainsi qu'elle a eu la possibilité de commencer à l'apprécier, à l'utiliser comme langue de ses écrits, sans qu'elle se sentît coupable envers sa langue maternelle. En utilisant le titre d'une de ses œuvres, on pourrait dire que dans l'âme de l'auteure cohabitent *Molière* et *Shéhérazade*, parce qu'elle a choisi d'exprimer son art en français, tout en restant liée à sa langue d'origine.

- 6 La partie dédiée à l'entretien avec le réalisateur cambodgien Rithy Panh se révèle très touchante. La première phrase qu'il prononce est «Le français, c'est ma langue refuge» (p. 60), parce qu'il l'associe aux moments de sa vie qui ont précédé l'arrivée des Khmers rouges, à une période tranquille et heureuse de son enfance. Par contre, la langue khmère est associée à une période noire de l'histoire cambodgienne, elle fait remonter à la surface la douleur, la peur, les morts (la plupart des intellectuels cambodgiens ont été tués quand les Khmers étaient au pouvoir). On perçoit très clairement le lien que Panh a avec la langue française, qui a représenté son salut lors de son arrivée, en tant que réfugié, en France.
- 7 Du refus de Panh envers la langue de son pays, on passe à l'admiration et à l'importance que le metteur en scène rwandais Dorcy Rugamba a réservées à sa langue d'origine, le kinyarwanda, qu'il a choisi pour la publication de *Petit pays* de Gaël Faye. Il est très lié à sa langue d'origine, tout en reconnaissant qu'il pense mieux dans sa langue maternelle qu'en français, il reconnaît la valeur de la langue française, qui «a apporté des expressions d'autres endroits. C'est par cette langue que nous pouvons être connectés avec des Sénégalais, des Roumains, etc. au-delà même de la question du vocabulaire» (p. 75).
- 8 Enfin, le dernier entretien se déroule avec le critique d'art camerounais Simon Djami, qui parle couramment français et anglais et qui considère qu'il faudrait, aujourd'hui, arrêter de penser aux langues comme si elles étaient constamment en lutte. Une langue crée par définition de la fraternité, mais souvent on oublie cet aspect. D'après lui, même l'OIF a manifesté dernièrement une tendance à considérer la langue du point de vue économique et politique, en oubliant le but réel qui devrait l'animer. Il parle par exemple de ses amis, francophones et anglophones, qui mêlent souvent les deux langues pendant leurs rencontres: cela pour souligner qu'une langue n'est jamais un barrage, mais toujours un pont, une opportunité.
- 9 Dans les dernières pages du texte figurent la liste de lauréats des Cinq Continents ainsi que les biographies de tous les artistes qui ont contribué à la rédaction de l'ouvrage. Il s'agit d'une œuvre très intéressante, complète, très claire, qui permet au lecteur de comprendre l'essence et l'âme de l'OIF. L'auteur a bien choisi les artistes, qui proviennent tous de celles qui furent autrefois les colonies françaises. Cela permet au lecteur de comprendre leur lien avec le français, mais surtout avec leur langue maternelle, parfois aimée et défendue, parfois lointaine et presque refusée: on a la possibilité de bien comprendre les mécanismes psychologiques qui se trouvent derrière l'attitude de chacun d'entre eux envers les langues qu'ils parlent. L'auteur a utilisé un langage très clair et direct; enfin, le choix d'introduire les entretiens donne au texte un dynamisme accentué qui attire l'attention du lecteur.